

En hommage à Michel Deguy

23 mai 1930 – 16 février 2022

Liste des contributeurs à ce dossier d'hommages

Esther Tellermann

Christophe Lamiot-Enos

Auxeméry

Alain Lance

Habib Tengour

Christian Travaux

Yves Boudier

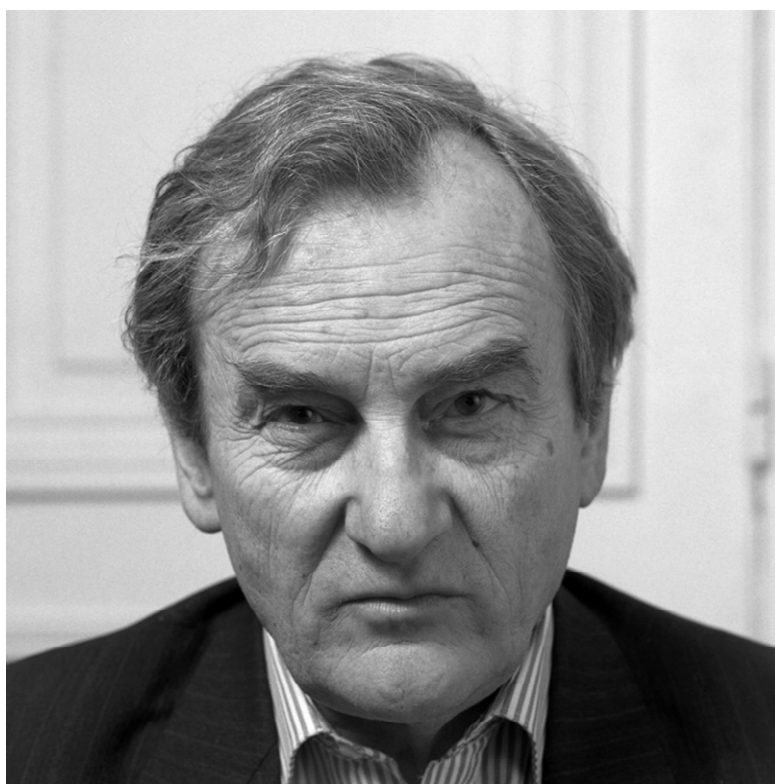


photo Jean-Marc Samie

Et j'apprenais la lumière...

Esther Tellermann

Le poème ne joue pas du souvenir mais de la mémoire dont il respire. Il est le lieu d'une vie parallèle, effaçant la singularité des silhouettes, des voix, la pression d'une épaule, d'une main - pour écrire l'incandescence de la rencontre.

Mais aujourd'hui que l'Ami m'est encore arraché, qui encore me fera lire le monde ? Car Michel Deguy lisait le monde et j'apprenais lors de nos échanges cette lecture, son acuité.

J'avais pensé qu'il faudrait pour écrire beaucoup de solitude afin de ne pas se fondre au désir d'un Autre, trop fort. Bien sûr je n'avais cessé de dialoguer avec les écritures que j'admirais, mais dans le silence du retrait, dans le bruissement de la langue poétique, fait des voix éteintes, toujours vives.

L'amitié avec Michel Deguy, je l'ai apprise sans savoir. Alors il me fallut soudain lui dire mon attention pour l'œuvre, son « allégresse pensive », car la vie veut parfois une alliance, un sceau...

De cette attention nous fîmes un livre collectif issu d'une rencontre avec de jeunes psychanalystes.

Je ne retiendrai donc que la première date, le 26 septembre 2015 car je m'étais autorisée dès lors à ne plus savoir combien de temps, quel jour - au Bullier, au Rostand, au Luxembourg...

« Habiter le monde en poète » était être parmi les poètes vivants tout aussi bien que dans le silence de la page. Là où je pensais le retrait, Michel pensait la présence, le rayonnement. Solaire.

« Ne comprenez-vous pas, Esther, que l'ombre veut le soleil ? », pensais-je chaque fois entendre...

Je comprenais que les promenades pensantes de Michel Deguy, poétiques, philosophiques, critiques, leur interrogation inlassable voulait la palinodie, un « mouvement ascensionnel en boucle, qui repasse à la verticale des croyances, mais emportée dans une autre direction, 'sans retour' ».

Faire de l'inquiétude subjective l'inquiétude de la raison fut aussi le « sans retour » de nos rencontres, de nos « exercices de contrariété » que l'œuvre, immense, ne cessait de déployer pour penser la « déterrestation », l'épuisement du « monde-de-la-terre ».

« Lisez cela ! », me lançait-il.

L'œuvre de Bernard Stiegler, les dernières parutions de Jean-Luc Nancy, de Danny Trom, d'Emanuele Coccia... Je lisais.

Lisez cela ! jusqu'à son dernier souffle : vous voilà enfin Esther, lisez le dernier Agamben, lisez *Quand la maison brûle*...

J'avais lu, avec lui, la sortie du religieux, la retrempe baudelairienne, la fidélité ardente, la confiance dans le poème mais aussi la prose réflexive, la poétique du jugement passant par les « restes » de Hölderlin à Baudelaire, le « sans retour » d'une pensée contrant les identitarismes et les nationalismes en expansion, la sortie du langage.

Ainsi furent nos rencontres, dans « l'allégresse pensive » de Michel, dans le sérieux, la joie, le rire, « l'expropriation » d'une même, mais avec lui, ensemble, « dépouillés, sans rien » ...

Et j'apprenais la lumière.

Christophe Lamiot-Enos

Sous un pommier charmant, étendu mais trop bavard pour le poème (pourtant la marée grimpe dans les branches basses cherchant un nid dans l'abri vert), est-ce notre lot de ne plus avoir à songer que des conflits d'hommes ?
(Poèmes 1960-1970, Gallimard, 1973, p.19)

Je rentre à bicyclette du funérarium sis 7 boulevard de Ménilmontant à Paris, ce samedi 19 février 2022. C'est que je viens de saluer Michel *de visu* pour la dernière fois – il avait, comme de son vivant, toujours cet air enjoué et malicieux, avec un léger sourire sur les lèvres minces – même allongé dans son cercueil ; c'était le moment du souvenir et des bilans provisoires. Cela m'a fait du bien de le remercier, ne serait-ce que brièvement, pour ce qu'il m'a permis d'élaborer et faire valoir sur mon propre itinéraire quant à la poésie, l'importance de celle-ci pour moi et dans notre monde, à une époque particulière (et qui court toujours). Pour dire les choses autrement, Michel a été, au fil des ans, trois décennies en ce qui me concerne, plus qu'un ami : un soutien, une personne sur qui pouvoir compter ; un confrère avisé ; avec plus d'expérience ; grand aîné ; jamais dans le prescriptif ; toujours prêt à l'échange véritable qui sait se faire écoute attentive autant que formulation heureuse, parce qu'éclairante. Rien de désincarné dans les propos qu'il m'a tenus et avec la grande générosité qui était sienne. Nos conversations me reviennent avec précision. Les scandent ces passages que je soulignais à l'époque de mes premières lectures, dans les volumes qu'il avait commis et que je conserve dans ma bibliothèque.

– *que le durer pour chacun soit œuvre.*

(*Gisants*, Gallimard, 1999, p.55)

Et les dieux ont appris aux hommes par les arts à recevoir, à pouvoir recevoir, toute chose comme un dieu, pour ce qu'elle est en étant autre (en excès, en à-côté), autre que ce que c'est qui la comporte, dans quoi elle vient ; en étant comme cela qui s'annonce, c'est-à-dire irréductible à cela qu'elle paraît : masqué par son apparaître, par son être-vrai même. L'artiste apprend à ménager, d'un rapport indirect, le « dieu inconnu » en tout.

(Ibid., p.119)

Je fais la connaissance de Michel Deguy aux Etats-Unis d'Amérique, au commencement des années 1990, à l'occasion d'une rencontre autour de Michel Serres, alors en poste à l'université de Stanford, sur la côte ouest. Je connaissais déjà de ses travaux et allais d'ailleurs en proposer bientôt sur le campus de Rutgers (New Brunswick, New Jersey) dans le cadre d'un séminaire de poésie contemporaine dont j'étais responsable auprès d'étudiants de niveau maîtrise et doctorat. C'était le temps où la *French Theory* régnait de ce côté de l'Atlantique. Les structuralistes occupaient bien toujours une position d'importance (à la suite des Roland Barthes et Claude Lévi-Strauss), mais d'autres voix s'élevaient et de plus en plus (Jacques Derrida était la véritable star, des *Humanities* ; à égalité peut-être avec Allen Ginsberg, même si vieillissant, toujours rassembleur de jeunesses et d'espérances). Assis l'un à côté de l'autre, vers le fond de la salle, Michel et moi venons d'écouter les propos du *keynote speaker* : il n'y a pas une journée que nous avons fait connaissance ; Michel me demande : « combien donneriez-vous sur 20 à ce que nous venons d'entendre ? » Moi, je venais de rencontrer Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy à Berkeley, le premier des deux avait provoqué chez moi une véritable révolution ; c'est assez dire que mes intérêts ne se limitaient pas au discours reconnu immédiatement comme de poésie – mais se portaient plutôt, à cette époque autant qu'aujourd'hui d'ailleurs, à ce mouvement qu'évoque Martin Heidegger avec son magnifique *Unter Weg Zur Sprache* (du moins en ce que je tire de ma lecture de ce court ouvrage). Je réponds sans plus réfléchir : « 02/20 ; et vous ? » Le sourire de Michel s'élargit et il dit : « vous êtes dur ; pour moi, ce serait entre 18 et 20/20 ».

Le monde donne la partie qui donne sur le tout.

L'œuvre est un « tout » où le monde est partie prenante ; et le monde un tout où l'œuvre est partie prise.

(La Poésie n'est pas seule, Seuil, 1987, p.17)

Peut-on faire profiter les « figures de rhétorique » de la valeur logique, aristotélicienne puis kantienne, de catégories ? En quoi le schématisme, ou mise en scène du monde par l'imaginer, est-il tropologique ? Quel rapport du schème à l'image, de l'image aux capacités tropiques du penser-parler ?

(Idem., p.79)

Avec Michel, les échanges se sont très vite multipliés : il adorait venir de ce côté de l'Atlantique où je m'étais établi ; voyager d'est en ouest, ou en d'autres sens ; séjourner ici puis là ; nous nous retrouvions à la *MLA Conference* ou à quelque autre colloque international (il n'en manque pas aux USA) ; je l'ai invité plusieurs fois, il a toujours répondu présent ; quand, en 1995, j'ai décidé de passer un peu de temps en France, il n'a pas manqué de saisir l'occasion pour me voir et s'entretenir personnellement avec moi, plus longuement ; je me rappelle qu'il m'avait invité à déjeuner sur les quais, un midi ; notre conversation n'a pas mis longtemps à se focaliser sur Heidegger ; il voulait savoir ce que je pensais de celui que beaucoup appelaient alors déjà le dernier grand philosophe de l'Occident – je dois dire que je ne savais pas à l'époque que Michel l'avait rencontré en personne, avec René Char ; mais, à travers toutes les aventures textuelles ou de lecture que des études tardives aux USA avaient prolongées, bien au-delà du raisonnable même (quand j'y repense : les bibliothèques, extraordinaires, j'y ai passé alors des journées et des journées entières), celles avec *Unter Weg Zur Sprache* m'avaient requis plus que d'autres ; jusqu'à faire part de ce que j'en tirais, je me le rappelle aujourd'hui, à mon fils, encore dans sa poussette, avant ses quatre ans (en fait : je crois que les enfants perçoivent sans aucune difficulté le sérieux (ou l'intensité) avec lequel (laquelle) leurs parents s'expriment ; et mon fils avait été très attentif à tout ce que j'avais pu lui dire). Au restaurant, je m'exprimais avec Michel dans un élan tout pareil. Aujourd'hui, il me faut faire quelque effort pour retrouver exactement et résumer ce que j'avais alors : il y était question de faire valoir le mouvement du langage, une prise en compte de ses sources et destinées ; mon ressenti était globalement très positif (au contraire de ce que j'avais vécu pour Serres) ; le propos d'Heidegger cherchait à situer l'être humain dans son rapport au langage, de façon à faire état du travail qu'il restait (qu'il reste) à accomplir ; Michel m'a dit : « alors, vous êtes un écrivain ».

Ajoutons que sur le long terme, comme disent les financiers, et à échelle de paysage éditorial français d'ensemble, la publication des livres publiables se fait. A échelle de siècle : la totalité des « œuvres » demandant l'objectivation et l'exposition l'obtient.

(Le Comité, Champ Vallon, pp.142-43).

A un moment de mon existence très difficile, quand ma compagne avec qui j'avais rompu a décidé de ne pas confier notre fille à ma garde, pour des raisons fallacieuses, j'ai fait appel à Michel, lui expliquant la situation : la semaine suivante, je recevais dans une enveloppe à mon nom une lettre de sa main, destinée (avec d'autres documents) à certifier mon honorabilité devant une cour de justice ; je lui ai envoyé, en retour, un exemplaire de l'ouvrage que j'avais travaillé, pendant mes journées de peine et de solitude et de sentiment de trahison et d'injustice, avec un dessin de ma fille en couverture ; le volume porte pour titre *Même quand* ; de toute évidence, Michel n'avait pas eu recours au poème pour les arguments qu'il listait ; encore que ; je me rappelle précisément qu'il

écrivait, en substance, que Christophe Lamiot pouvait avoir le pas de côté propre au poète, mais que jamais il n'avait manifesté d'attirance pour l'inceste et la pédophilie (qui m'étaient alors imputées) ; l'écriture (en poésie et qui réfléchissait celle-ci) cessait sur le champ et de manière définitive d'être seulement une pratique d'encre et de papier, toute intellectuelle : bien au contraire, elle appartenait (elle appartient) à notre monde, nous soutenait (nous soutient) dans les difficultés, rapprochait (rapproche) certains, en de mêmes gestes de dimension éthique ; il ne s'agissait pas (il ne s'agit pas) d'y perdre le nord, mais d'en retrouver des moyens (les siens, de moyens) ; j'appris plus tard seulement les tracasseries (et les déceptions abyssales) de Michel, quant à son fils (dont il ne m'a jamais parlé avant 2021).

Je relate que la vie conjugale fut contentieuse, violente « impossible ». J'ai souffert du mariage comme personne, comme beaucoup—comme tout le monde ?

(À ce qui n'en finit pas, Seuil, 1995, non paginé)

Il faut de la prosopopée pour faire de la réciprocité. Il faut donner un visage et une parole à ce qui n'en a pas, ou pas assez. Envisager et dévisager, donner voix à cette altérité qui fait peur par son indétermination. Se représenter et se présenter à cette altérité de l'autre quand elle manque de concrétion. Il faut de l'hypotypose, de l'allégorie – de la poésie. Quelque être que tu sois, tu n'es pas n'importe quoi d'infigurable.

(Id.)

Une fois rentré en Belgique, puis en France (fin du millénaire précédent), il m'a fallu reprendre des études et passer des concours, pour réintégrer le monde universitaire (maintenant français) que j'avais décidé de quitter de l'autre côté de l'Atlantique. Ceci pour suivre les progrès d'une première publication chez Flammarion. Mes activités d'écriture n'en connaissaient que de plus belles heures. Quelques années plus tard, ayant entendu mes projets de HDR (cependant rapidement abandonnés à leur tour, pour cause d'un handicap datant de 1980 et qui me rattrapait), Michel m'a proposé de tâter du Collège International de Philosophie. Je lui avais auparavant donné l'occasion de visiter le campus de l'université de Rouen (avant qu'elle ne prenne pour nom « université de Rouen Normandie), à Mont-Saint-Aignan. C'est sûrement ce désenclavement de la recherche, en un rassemblement précaire des énergies à la marge, qui m'a permis de surmonter sans trop de peine les nombreux obstacles institutionnels dont mes collègues de l'époque n'ont jamais cherché à me dispenser, bien au contraire. Peu de temps en suivant, l'acmé de ce conflit allait résulter dans un court ouvrage que je commettais chez Tarabuste : *Handicap* (dédié à Philippe Lacoue-Labarthe) ; Michel allait m'envoyer un mail à ce sujet, que je conserve dans ma mémoire comme exemple par excellence d'objet de discours dont ne savoir, comme il est coutume de dire en Normandie, « si c'est du lard ou du cochon » (Michel y faisait du Gustave Flaubert) : c'est qu'il me situait sur une lignée on ne peut plus prestigieuse : « Kant, Cohn-Bendit, Lamiot » écrivait-il ; en substance : je faisais mieux toucher une vérité indéniable (quant au handicap ; la thèse de l'ouvrage est que nous sommes tous handicapés, puisque nous avons à vivre ensemble, en inter-dépendance), la mieux vivre en sorte. Encore aujourd'hui, il m'est difficile de trancher entre encouragement et douce ironie (les deux à la fois, sans doute). Certes, je n'étais plus aussi jeune que lors de notre première rencontre ; mais je ressentais encore (et aujourd'hui encore) des forces vives nécessaires pour écrire.

— que le durer pour chacun soit œuvre.

(Desolatio, Galilée, 2007, p.21)

Aucun jour ne passe, peut-être aucune heure, sans que, par ce qu'on appelle la pensée, je me tourne vers Monique. La pensée, c'est la mémoire, mais c'est aussi l'envisagement du présent, l'invention de l'imminence.

La tristesse ne m'a plus jamais quitté.

Ce terrible plus jamais croissant avec les années ; qui nous endeuille de plus en plus ; le plus-jamais de l'âge qui s'éloigne.

(Id., p.29)

A qui d'autre qu'à toi, ma Sylvie, écrirais-je de « ce qui n'en finit pas » ? Avec qui d'autre que toi partager la plus profonde douleur, notre secret ? C'est plus que la tristesse. C'est notre deuil, et ce même est insuffisant, puisqu'il n'est pas autre chose d'abord que le signe à quoi tu reconnais ce dont je veux parfois parler avec toi. « Parler », même, n'est pas non plus le mot, puisque d'une certaine manière nous n'en « parlons » pas. Mais dire, te dire, ce que tu sais, mais ne sais peut-être pas assez : ce qui nous étreint, nous transperce « soudain », n'importe quand, et par quoi nous sommes ensemble même quand nous ne nous voyons pas, c'est-à-dire tout le temps.

(Id., p.87)

Quand mon père m'a confirmé avoir décidé de se suicider, acte dont il m'avait déjà touché mot et pour lequel il avait requis mon aide : bien sûr, suivant quelque opération réflexe en moi, j'ai téléphoné à Michel – et appris que son père à lui aussi s'était suicidé (mais sans avoir parlé à quiconque auparavant de ce projet) ; « vous l'annoncer, c'est sadique », avait commenté Michel ; ce qui avait été « famille » dans mon for intérieur, sans fêlure ni encore moins faille, commençait à se fissurer sérieusement ; l'amnésie dont j'avais souffert, suite à mon accident, se recomposait comme sous mes yeux à la lumière d'un avantage dont des proches (et pas mon père seulement) avaient su profiter ; cependant, une fois renseignements pris auprès du médecin de mon père, celui-ci ne souffrant d'aucune condition dépressive, je tenais bon quant à mon intuition de ne pas avoir à surseoir à mes convictions que rien n'est jamais joué à l'avance ; donc je rompais avec une tradition de ce côté de ma famille : mon père avait aidé son propre père à mourir (à l'hôpital) ; j'allais ne pas assister mon père dans son suicide (oui, il s'est bien suicidé ; le jour de la fête des pères, qui plus est) ; tout ce vécu, que nous avions soulevé, par avance, Michel et moi, nous l'exprimant mutuellement, le mettant en commun, ainsi, se traduisait par des leçons ou des sortes de leçons, à transmettre à leur tour ; pour ma fille par exemple. Nous ne nous tenions pas, dans nos propos, l'un en face de l'autre seulement – mais dans le souci de notre prochain ; des descendances. L'épisode du suicide de mon père, c'était apprendre durement l'incontournable de la posture éthique au fondement de tout agir ensemble.

Soit écologie – puisque c'est une des fins de la poétique que de « rapprocher » dans une large synonymie, opportune, écologie et poétique pour notre temps ; il ne s'agit pas de remonter (anachroniquement) vers l'oïkos hellénique ou hellénistique (pas même Ithaque), mais d'une réinfiltration de parler grec non pas dans une logique ancienne mais dans une logie philologique, un pro-gramme d'art poétique, qui montre l'actuel et tire en avant dans une attente du péril.

« La grande tâche du traducteur » fait partie intégrante de ce travail : faire reparler les langues par les œuvres dans leur insuperposabilité, in/transportabilité, ou in-traductibilité, qui donne « matière » à la future vigueur (Arthur Rimbaud) du métier de penser.

(*La Vie subite*, Galilée, 2016, p.116)

Quand, de retour depuis plus d'une dizaine d'années en Europe, je me suis lancé avec l'équipe des Presses Universitaires de Rouen et du Havre et notamment son Directeur François Bessire dans l'aventure éditoriale de la collection « To », c'est celle de Michel chez Belin, « l'extrême contemporain », qui n'a pas été sans m'inspirer, en termes d'ambitions et d'exigences. Si Michel a souvent privilégié l'essai par rapport au vers, je me suis proposé – où les Laurent Jenny, Jean-Marie Gleize, Elisabeth Cardonne-Arlyck et autres demeurent universitaires, d'encourager des textes plus

proches d'un vécu des émotions à travers de véritables récits en poèmes – de donner leur chance (en expression) à des paroles et des êtres ayant eu à subir des pressions toutes concrètes, visant à les amoindrir, voire éteindre. Michel m'encourageait bientôt dans ces efforts. C'est tout naturellement que je lui confiais la rédaction d'une préface à *La Chambre sous le saule* de Sophie Loizeau (écrivaine que j'avais repérée avant lui d'ailleurs, et Ariane Dreyfus avant moi) ; puis, après la mort de Gérard Bucher (un autre de nos amis communs, qui de plus avait vécu de longues années aux Etats-Unis d'Amérique), j'avais tant apprécié *Le Testament poétique*, à mon sens rien de moins que le meilleur essai que j'aie jamais croisé, que je décidais d'accueillir dans la collection « To » aux PURH le dernier opus inédit, « Homo Divinans » de Gérard, dédié à Michel ; celui-ci se chargerait de la postface, Anne-Laure Bucher acceptait de composer une biographie de son point de vue privilégié ; nous nous sommes vus plusieurs fois (les dernières), jusqu'au volume finalisé (la parution en est prévue pour février 2023). Ce que Michel m'a dit avant que je quitte son appartement rue Monsieur le Prince (en 2021 ; proposition qui résume peut-être une partie de ce qui nous aura tant réunis et nous réunit et nous réunira, quoi qu'il arrive) : « c'est difficile de mourir ». Est-ce Michel ? D'autres avec lui ? Peu importe. Aujourd'hui, le sentiment que j'ai (plus clair que jamais ; bien que lointain, en provenance d'une antériorité difficile à situer), que les mots comme interface entre le monde et nous (et nous partie intégrante de notre monde) se suivent, en cris ou discours, jaillissements abrupts ou articulations lentes, par un mouvement infini, pour que reculent barbaries et violences, scandales et douleurs inutiles, toutefois, ce sentiment m'étreint et, en même temps, me motive. A la façon d'un appel. Poésie, philosophie, arts en général (et ceux en particulier ayant recours au langage articulé) ; de même que psychanalyse ; de même que d'autres partages : même camp (mêmes difficultés ; mêmes ressorts en créativité).

Jurer sur le livre, c'est jurer fidélité à l'être-parlant qui de « génération en génération » coengendre sa langue, sa capacité à poursuivre l'invention des possibles, et le vouloir être libre en paroles.
(*Poèmes et tombeau pour Yves Bonnefoy*, La Robe Noire, 2018, pp.43-44)

Christophe Lamiot Enos
Paris, le mercredi 23 février 2022.

Auxeméry
Images de Michel Deguy

C'est l'hiver, et *Hiver*, c'est un poème de Michel Deguy :

*« L'hiver comme une grange sonore les chiens s'y répondent.
Face morte du jardin ; et nous songeons que beaucoup sont en prison. De la terre plus vite que jamais le
cœur épuise le tour. »*

Nous avions nos rendez-vous, généralement avant quelque voyage ou immédiatement après, pour le compte rendu. Lui, me demandant si un exemplaire d'Homère suffirait pour aller parcourir les ruines grecques de Turquie, ou évoquant les montgolfières dans le ciel d'Albuquerque ; moi, évoquant ma visite au *bunker* (la bibliothèque immense) de Nathaniel Tarn à Santa Fe, ou le désert du Namib. « Vous voilà donc encore parti ! »

*« Hiver, buisson de cendres. Sol mis à nu. Le clairvoyant hiver met la place au pur, borne d'une lice où
peut avoir lieu entre la lumière et nous la reconnaissance. L'esprit regarde, le monde est sa passion ; il ne peut, ne
sait, ne veut le quitter des yeux. Toute la terre notre idole, chiffre de sa profusion toute étalée, splendeur qui parle de
soi.*

*Parfois les yeux chavirent en suivant le cœur où frappe soudain il ne sait encore quelle image, plus pâle
qu'une flamme. Stagnante l'eau, mais l'arbre pousse. »*

Solferino, place Saint Sulpice, ou Rostand, dernièrement vers la Sorbonne : son dernier cadeau, ses souvenirs de Claude Lanzmann. Avec nous, ce soir-là, Roy Skodnick, olsonien de la première heure dans *POÉSIE*.

*« Son imminence la mort ; elle est le lendemain ; pour tout sourire l'échéance, pour toute tendresse son
revirement. Nous repassons par les mêmes sévices, par les mêmes jours, comme on repasse par la même mer. En
foule, gens de peau, et comme un animal en somme inlassable. »*

Les amis disparus aussi, les traductions : Clayton Eshleman, Kenneth Koch, Christopher Middleton... Et au jardin du Luxembourg, une mise au point concernant cette version des *Democratic Vistas* de Whitman pour l'Extrême Contemporain.



*« Âme injectée de sang, que veux-tu ce matin ? Longuement de silence. Le jour de vie l'espace ne manquera
pas. Nous aurons fait peau neuve et serons hommes autant que pierre l'épaule de silex où ruissellera la rivière. »*

Et le vélo de Michel Deguy, cavale docile ; et ce repas, un jour, avec Yves di Manno et Julien Ségura à l'*Acropole*, célèbre cantine, rue de l'École de Médecine : la discussion porta sur Saint-

John Perse (« Grand âge, nous voici. », elle dévia, il nous récita une laisse entière de *La Jeune Parque* : rires nourris. Il avait choisi le vin crétois.



Quelqu'un me parlait de tristesse. Tristesse ? Je pense à Michel Deguy disant : « Ah, c'est vous ! » Oui, reconnaissance. Voilà le mot.

Auxéméry, février 2022

Alain Lance

J'avais commencé à lire Michel Deguy au début des années quatre-vingt, mais notre première rencontre eut lieu le 5 décembre 88 quand, à l'institut français de Francfort que je dirigeais alors, il fit une intervention intitulée *La poésie aujourd'hui*. Plusieurs romanistes étaient venus l'écouter, admiratifs mais parfois déroutés par la vive densité de ses propos. Mais je garde un souvenir fort des échanges que nous eûmes ensuite avec Gerda et Helmut Scheffel, traducteurs de Butor, Claude Simon, Marivaux et Pinget. Sept ans plus tard, à mon retour en France, il soutint ma candidature pour succéder à Martine Segonds-Bauer à la direction de la Maison des écrivains, dont il était le président. Michel s'impliquait dans la vie de notre association et la riche programmation de ses rencontres. Lorsque, sur sa proposition, Claude Esteban prit en 1998 le relais à la présidence de la Maison des écrivains, je saluai Michel en ces termes : « Il est au CIPM de Marseille ou chez Gil Jouanard à Montpellier, il est à Vincennes-Saint Denis ou au Collège de Philosophie ou encore dans un avion pour Sidney, Tokyo, Cuba ou les Etats-Unis, mais il est toujours à Paris. Quand il le faut, toujours présent. *Presidente ? Presente !* Il est souvent pressé mais prend le temps d'écouter et surtout de comprendre, même de conseiller. Son impatience, son exigence, son insatisfaction sont le meilleur stimulant. Il prend son rôle au sérieux sans se prendre au sérieux. Michel arrive à bicyclette, le Président signe une convention en écrasant une cigarette. Il sait ce qui se passe cette semaine à la Maison des écrivains. Il écrit, il parle, il intervient. Il aime le mot juste et accepte le mot pour rire. Il a des lexèmes grecs ou germaniques sans compter les mots qu'il fabrique. Il vient saluer un confrère germanopratin et rendre hommage à un poète québécois, coréen ou étatsunien. Le poète n'est pas seul. Nous ne lui dressons pas un monument, nous ne faisons pas le culte de sa personnalité, nous voulons seulement, et de tout cœur, *hic et nunc*, le remercier. Nous trinquons à la santé de Michel Deguy, qui reste à nos côtés ».

Habib Tengour

Ta parole d'un matin bleu

« Les jours ne sont pas comptés »
Et ce n'est pas simple *OUI DIRE*
Tu savais le poète capable de
Retrouver « la mer allée » même dans
La grisaille d'un Boul'mich CRS

C'est la raison de ton *Divan amoureux*

Nous avons évoqué ta venue à Alger
Clamer le poème en liberté
Te « suivre au labyrinthe »
Une langue en partage notre langue du pain
Conquise de haute lutte jadis analphabète

À défaut d'Alger ce fut le CCA rue
De la Croix-Nivert moment magique où
« Violamment épris d'une relation poétique
avec les parleurs algériens de cette langue... »
tu salues d'amitié l'assistance transportée dans un concert linguistique

« L'histoire est histoire d'amour, ou rien. Éros, philia, agapé... »

Et c'est cette même histoire évoqué peu de temps
Laissée en suspens
...

Habib Tengour, Le Kremlin-Bicêtre, 17-18 février 2022

*Avec qui parler ?
Comment vieillir, comment mourir ?
Voilà les questions. (1)*

Il y a un an disparaissait le poète Philippe Jaccottet. Aujourd'hui, c'est Michel Deguy. À priori, peu de rapport entre le poète de Grignan, attentif à la terre, à l'air, à la beauté du monde terrestre, à la nature, et le philosophe poète, soucieux de réflexivité, de la poésie qui se pense ou se prend elle-même pour objet, ou qui intègre, dans le poème, le discours sur le poème même. Tout les éloigne, semble-t-il. Tout les sépare, tant les poésies qu'ils écrivent – l'une, inquiète, fragile, tâtonnante, guettant dans les reflets du monde les traces d'une beauté perdue, ou dispersée, l'autre, affirmée, plus péremptoire, assurée que le dire doit dire et se dire en s'interrogeant, et doit questionner ses figures – sont aux antipodes l'une de l'autre. D'une même terre, certainement, d'un même moment, d'un même temps, mais cependant si différentes, et ne tournant pas le regard vers le même et fixe horizon.

Et, pourtant, Jaccottet lui-même écrivait, en 1967, à propos de Michel Deguy, que c'était « un poète dont je me crois, pourtant, sur l'essentiel, très proche » (2). Pourtant, à relire ces livres que sont *Biefs*, *Où-dire*, ou *Gisants*, me frappe cette présence du réel dans les mots de Michel Deguy, son écriture. Le monde est là, toujours là, ici, dans ces textes. Mais il n'est pas, là, mimétique, pur reflet d'un monde existant en dehors de la langue elle-même. Il n'est pas dans cette utopie de dire le monde, comme si le monde et les mots pouvaient bien s'entendre, ou s'accorder, un tant soit peu. Chez Deguy, le monde réel a sa place, mais elle est en creux, a ses contours, mais ils sont flous. Sa présence est à deviner, à toujours rechercher plus loin, ou plus avant, dans l'écriture.

C'est cela qui peut, sans nul doute, fasciner dans l'œuvre de Deguy. Certes celle-ci n'est pas lisible, facilement. Un surcroît d'images. Une cascade, que rien n'arrête, de langage qui semble devoir s'écouler sans ponctuation. Et, dans le même temps, une contraction nécessaire, un raidissement, comme si la langue avait besoin de se dire *et* de ne pas se dire, comme si le poème s'exposait, s'affirmait, tout en refusant de s'exposer, ou de s'affirmer. Tout en méfiance. Heurts, cassures, rapprochements abrupts. Changements d'échelle ou de thème. Discontinuité volontaire pour qu'on s'avance et qu'on s'enfonce dans les méandres du langage plus avant, plus profondément, et qu'on en explore les confins, les limites, les poses, les figures. Rendre actif le jeu des figures nécessite de configurer / défigurer, sans cesser, la présence du sens, au point que le sens lui-même n'apparaît guère ou juste, parfois, à l'horizon même du poème, à l'orée d'un texte futur dont on ne ferait que l'esquisse, ou la promesse.

Dire le sens, ou l'absence de sens, ou le désir seulement de sens, dans un monde qui en manque tant, tel fut le projet de Deguy, qu'il poursuivit de livre en livre, jusqu'à ce que, parfois, cet appel, ou cet élan, s'entende et se voile en même temps, ou échappe pour réparaître. Ses poèmes se font, « se défont dans l'instant même qu'ils se font », écrivait déjà Zanzotto (3). « Il n'y a pas de « présence » du sens », disait aussi Jean-Claude Pinson, de Deguy. Et cette poésie, ajoutait-il, qui « n'accorde plus de foi au sens », « risque, peut-être », en s'écrivant, « l'ivresse de la complication, défiant toute lisibilité » (4).

Mais un socle, un appui demeure. Deguy, jamais, n'a oublié que la poésie se doit de dire quelque chose du monde qui l'entoure, qui nous entoure. Jamais il n'a rompu l'attache avec le réel qui nous porte, pour un pur textualisme. Sa poésie est d'être au monde, autant qu'être regard sur le monde, bruits, présence, autant que silence, conscience et lucidité. Et jamais il n'a totalement cédé la place, toute la place, à cette hyper-réflexivité, cette dimension spéculative qui marque tant la modernité de son sceau. S'aventurer, avec Deguy, en poésie, c'est pénétrer dans les arcanes de la langue, dans les profondeurs du langage, dans ses figures, dans ses tropes, dans ses postures

(comme autant de miroirs posés entre les mots pour qu'ils reflètent leurs visages, leurs poses, leurs façons), jusqu'à en obtenir l'ivresse.

Mais c'est encore plus retrouver, dans le lit obscur du poème, la dimension référentielle que tout poème doit conserver ou garder avec le réel. Il est question, bel et bien, ici, de l'être et du monde, mais d'un monde reconfiguré qui gît dans les grottes du langage, dans ses abysses. Habiter le monde, ou trouver parmi les choses mêmes du réel, – leur tissu d'être –, une place n'est possible, alors, que si nous touchons (nous, fragiles, dérisoires fétus de paille, dans cette Immense Réalité qui nous dépasse) quelque chose du poétique, ou du Symbolique qu'elle transporte avec elle, que nous ne voyons plus. Le monde est un système de signes. Et le scribe Deguy a cherché toute sa vie, et dans toute son œuvre, à en ressaisir les figures, « diminutifs de l'infini », comme il l'écrit (5). En cela, il n'est pas si loin de ce que Jaccottet a quêté, toute sa vie, de la beauté du monde.

Aujourd'hui, le poète n'est plus. Et je ne peux pas ne pas penser à ce livre unique qu'il n'a pas voulu paginer ni reprendre dans la recension de ses livres, *À ce qui n'en finit pas*, thrène pour sa femme, morte en janvier 1994. Tant de phrases pourraient convenir pour évoquer, pour dessiner, sa propre disparition. Et je l'entends encore nous lire, au cours d'une lecture, il y a vingt ans, ces quelques lignes qu'il savait, certainement, destinées à lui, un jour prochain :

Sombre est la vie et je ne sais
Chacun se rêve gainé de néant
& aussi oublié de la mort
L'âme est immortelle ; mais
S'anéantit avec le corps qui meurt
Le néant est plus fort que l'être.

Et encore :

Vous y êtes vous n'y serez plus.
Vous n'y serez bientôt plus vous n'y êtes déjà plus
Soustrayez-vous. Le temps devient cosmique
Vous y êtes encore. Nous n'y serons bientôt plus.
Plus personne. Cela aura été faites comme si
nous y étions comme si nous n'y étions plus.

Ainsi sera-t-il. *Requiescat in pace.*

Christian Travaux

(1) Michel Deguy, *À ce qui n'en finit pas*, Editions du Seuil, 1995.

(2) Philippe Jaccottet, *L'Entretien des Muses*, Gallimard, 1968, p.307.

(3) Andrea Zanzotto, préface à Michel Deguy, *Gisants, Poèmes III, 1980-1995*, Poésie/Gallimard, 1999, p.9.

(4) Jean-Claude Pinson, *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*, Editions Champ Vallon, 1995, pp.194 et 188.

(5) Michel Deguy, *Gisants, op.cit.*, p.61.

Yves Boudier

N'était le cœur nous serions sans monde

Il m'est douloureux de penser qu'il faut qu'un ami disparaisse pour que l'on pleure ce qui nous liait à lui, au plus lointain de soi.

Automne soixante-dix, une rencontre initiale. D'emblée je fus troublé, ému par la voix de Michel Deguy, plus précisément par son élocution, la syntaxe et le rythme de son phrasé, par la manière dont je ressentais que sa parole, soucieuse d'emporter l'écoute, enveloppait les étudiants auxquels elle s'adressait dans les méandres exemplaires d'une improvisation très contrôlée, les invitait à *entendre* une pensée en acte. Entendre, oui, dans le double sens de ce verbe, alliance de l'écoute et de la compréhension.

Ainsi, Michel Deguy fut-il pour moi d'abord une voix, donc une présence, une disponibilité pour qui entraînait dans l'analyse ligne à ligne de textes, lus et commentés au plus vif du sens, ceux par exemple de Marivaux ou de Mallarmé, Pléiades ouvertes sur l'étroite table de cours, une main tenant la page et l'autre alternant les bouffées d'une cigarette entre les poses et les silences. Son visage parfois se relevait d'un regard appuyé, presque exigeant, vers ses auditeurs pour s'assurer d'une quasi communion dans l'émotion issue du texte ou du poème. Don contre don, ou comment se *ressentir* pénétré par le sens d'écritures éloignées grâce à une parole questionnant la part secrète des textes, une parole venue à la fois d'un corps de références savantes et de digressions toujours opportunes dont l'intelligence révélait celle de l'auteur *en question*.

Premières rencontres, devenues multiples, au seuil des années soixante-dix, dans l'un ou l'autre de ces espaces enfumés de Vincennes l'expérimentale, au cœur du bois éponyme, dans ces algecos du savoir rebelle, aussi vite construits que détruits... et la naïveté de ma jeunesse inculte, seulement passionnée de poésie dans le sillage adolescent de lectures classiques qui m'avaient donné l'audace d'entrer en conversation avec Michel Deguy par l'entremise des *Vers de circonstance* de Mallarmé, objet d'un commentaire pour l'obtention, dans la langue universitaire de l'époque, d'une unité de « valeur ». Un pareil parrainage ne pouvait qu'en conférer à mes balbutiements dans le savoir critique, ne pouvait que m'encourager à découvrir, au sens propre, au-delà des lambeaux d'une amère scolarité lycéenne, les premières palpitations d'une pulsion créative que je devais à la lecture conseillée de tel et tel poèmes. Je ne peux cacher que j'étais impressionné, tant par le savoir à mes yeux illimité de Michel Deguy, que par sa disponibilité attentive à mon questionnement de bétien dans le champ poétique de « l'extrême contemporain ».

Or, le hasard, mais en était-ce un vraiment, fit que je rencontrai, en ce même lieu d'extravagance intellectuelle, Henri Deluy et la revue *Action poétique*, au comité de laquelle je fus associé. La possibilité me fut ainsi offerte de devenir, à de nombreuses reprises, le messenger entre Michel Deguy et cette revue marquée par une influence politique communiste, mais je m'aperçus vite, au fil de nos échanges, que la passion commune pour le poème et les discours qu'il suscite, transcendait l'apparent clivage idéologique. Derrière les formes polémiques que l'histoire impose aux idées et qui ne survivent pas le plus souvent aux « gémisséments » du siècle, je comprenais que *le* politique au plus profond était d'une autre nature que le jeu entropique de *la* politique. Et, dans les années nombreuses qui suivirent, quelle ne fut pas la confirmation souvent renouvelée de cette leçon à la lecture des analyses prémonitoires de Michel Deguy dans sa critique du « culturel », jusqu'au regard radicalement écologique posé sur la « dé-terrestation » contemporaine, touchant à « l'écocide », terme terrible que nous lui devons.

Faire du *commun*, au plus intime, telle fut, telle est la leçon que Michel Deguy nous a donnée en partage, et je n'oublie pas, au quotidien des actes et des rencontres, son ouverture, sa vigilance face aux tremblements du monde, sa générosité amicale enfin, celle de président d'une biennale et d'une

maison d'écrivains, celle d'un créateur de revues majeures, en particulier de *Poésie*. Sa générosité de poète par dessus tout.